

eux dont les noms sont inconnus

Sanora Babb



**Aux sources
des *Raisins de la colère*
de John Steinbeck**



Titre d'origine: *Whose names are unknown*
© Sanora Babb, 2004
© Les Éditions du Sonneur pour la présente édition
ISBN: 978-2-37385-32-16
Dépôt légal: mai 2025

Conception graphique: Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur
www.editionsdusonneur.com

eux dont les noms sont inconnus

Sanora Babb

Traduction de l'anglais (États-Unis)
et préface de Thierry Beauchamp



PRÉFACE

Contre vents et poussière

Quand l'histoire d'une histoire nous raconte une autre histoire... Sans doute est-ce ainsi que l'on pourrait résumer l'étrange destin du roman que vous tenez entre vos mains. Bien sûr, Eux dont les noms sont inconnus est d'abord un récit traitant d'un phénomène migratoire qui a marqué l'imaginaire américain : l'exode de centaines de milliers d'hommes, de femmes et d'enfants condamnés à quitter leurs maisons du Kansas, de l'Oklahoma, du Colorado, du Texas et du Nouveau-Mexique dans les années 1930.

Tout commença par le krach boursier de 1929, qui provoqua une baisse considérable de la production et un essor sans précédent du chômage. En deux ans, le prix des denrées agricoles s'effondra. Échaudées, les banques ayant survécu au naufrage économique hésitèrent à accorder de nouveaux prêts aux fermiers qu'elles avaient pourtant encouragés à s'endetter pour améliorer leurs rendements au cours des années 1920.

La région des Grandes Plaines subissait par ailleurs, de manière de plus en plus régulière, des épisodes de sécheresse et de tempêtes de poussière. On estime aujourd'hui que ceux-ci furent favori-

sés par l'érosion des sols due à la transformation des prairies à bisons en terres céréalières et au développement de l'agriculture intensive.

Incapables de rembourser leurs emprunts, les fermiers n'eurent bientôt plus d'autre choix que d'abandonner leurs propriétés (dont ils n'étaient souvent que les métayers) et de migrer vers les vallées de la Californie et de l'Oregon, où ils pouvaient espérer trouver du travail dans les vignobles, les vergers et les champs de coton. Ils furent accompagnés dans leur exil par nombre d'artisans et de petits commerçants qui n'avaient plus de raison de rester si leur clientèle s'évaporait. En moins de dix ans, ils furent plus d'un million à migrer vers l'ouest.

Si la demande de main-d'œuvre était forte dans les exploitations californiennes, elle n'était pas non plus illimitée : les saisonniers recevaient un salaire de misère, dont une partie était récupérée par leurs employeurs qui les logeaient dans des camps plus ou moins rudimentaires et leur vendaient à prix d'or les produits de première nécessité.

Passant d'une récolte à l'autre, les ouvriers agricoles étaient le plus souvent considérés avec mépris par les autochtones. Ces nomades en guenilles, qui dormaient sous la tente et ne mangeaient pas tous les jours à leur faim, étaient surnommés « Okies », qu'ils fussent ou non originaires de l'Oklahoma. L'important était de leur faire sentir leur étrangeté, leur infériorité et leur vulnérabilité. Mal traités, parfois même persécutés, chassés et battus dès qu'ils osaient se rebiffer, ils finirent par former des syndicats et

déclencher des grèves qui leur attirèrent plus d'ennuis encore – avec les « vigiles » payés par les grands propriétaires, la police et la justice.

Eux dont les noms sont inconnus raconte cet épisode tragique de l'histoire sociale américaine à travers le destin de deux familles, les Dunne et les Starwood, comme il y en eut tant d'autres à l'époque, à commencer par celle de l'auteure.

Sanora Babb naquit le 21 avril 1907 en Oklahoma. Elle passa les premières années de sa vie au sein de la communauté locale amérindienne otoe et eut même droit à un surnom prédestiné : « Chevauche-sur-le-Vent. » En raison de ses déboires financiers, son père (un joueur professionnel) installa sa famille au Colorado, chez son propre père, un fermier qui vivait dans un abri semi-enterré et cultivait le sorgho. Ce fut grâce à lui que Sanora Babb acquit une connaissance intime du monde décrit dans les premiers chapitres de Eux dont les noms sont inconnus. Brillante élève – elle fut major de sa promotion –, elle entama des études à l'université du Kansas mais, faute de moyens, dut se rabattre sur une école de formation des maîtres à Garden City dans le même État.

Après une courte expérience dans l'enseignement, elle décida de se lancer dans le journalisme. Plusieurs de ses articles ayant été repris dans divers journaux nationaux, elle répondit favorablement à une offre d'emploi du Los Angeles Times en 1929. Or le krach boursier contraignit le grand quotidien californien à se rétracter. S'ensuivit une période de misère noire pour la jeune femme, qui se retrouva momentanément à la rue.

Toutefois, elle finit par se faire employer comme secrétaire dans les studios des frères Warner, à Hollywood, et comme rédactrice de scripts pour la station de radio KFWB. Ce fut à cette époque qu'elle prit sa carte au parti communiste américain. Cela lui ouvrit les portes des magazines et des journaux de cette mouvance politique et la mena, en 1936, à séjourner en Union soviétique.

*Au cours des années 1930, elle se lia d'amitié – parfois même un peu plus – avec divers écrivains amenés à devenir célèbres, tels William Saroyan et Richard Wright. Elle fit aussi la rencontre de James Wong Howe, l'un des chefs-opérateurs les plus renommés d'Hollywood. Ce dernier collabora en particulier avec Fritz Lang, Raoul Walsh et Joseph Von Sternberg, et remporta deux oscars de la meilleure photographie pour *La Rose tatouée* de Daniel Mann en 1956 et *Le Plus Sauvage d'entre tous* de Martin Ritt en 1963. Comme il était d'origine chinoise, les lois anti-métissage empêchèrent les deux amants de se marier jusqu'en 1949!*

Plus tard, quand le comité d'action de lutte anti-américaine entama sa chasse aux sorcières, le couple dut s'exiler au Mexique pendant près d'un an. Sanora Babb eut ainsi l'occasion de fréquenter de nombreux artistes et intellectuels de gauche qui avaient choisi de se réfugier à Mexico.

*À leur retour aux États-Unis, Howe reprit son travail comme si rien ne s'était passé, et Sanora Babb se consacra entièrement à l'écriture. Tout au long de sa carrière, ses poèmes, ses articles et ses nouvelles parurent essentiellement en revue, et il lui fallut attendre 1958 pour voir son premier roman publié: *The Lost Traveler*.*

Son récit autobiographique, An Owl on Every Post, sortit en 1970. Puis il y eut des recueils de nouvelles et de poèmes : The Dark Earth and Other Stories en 1987, Cry of the Tinamou en 1997, et Told in the Seed en 1998. Mais le livre qui aurait dû la rendre célèbre, Eux dont les noms sont inconnus, écrit dans les années 1930, ne fut imprimé que quelques mois avant sa mort. Or Sanora Babb s'éteignit le 31 décembre 2005 – à l'âge canonique de 98 ans.

Pourquoi ce qui nous apparaît aujourd'hui comme une œuvre importante sur l'une des périodes les plus sombres de l'histoire des États-Unis végéta-t-elle aussi longtemps dans les limbes de l'édition littéraire ? Pour répondre à cette question, sans doute convient-il d'effectuer un bond en arrière, et de nous intéresser à la genèse d'un monument des lettres américaines, Les Raisins de la colère de John Steinbeck.

Sanora Babb commença à réfléchir à un roman intitulé Eux dont les noms sont inconnus en 1934. Mais ce ne fut qu'à son retour d'Europe, en 1937, qu'elle prit le taureau par les cornes et en écrivit les premiers chapitres. Elle les montra à un ami scénariste, qui la mit en relation avec un certain Tom Collins, le responsable d'un camp fédéral californien destiné aux réfugiés du Dust Bowl¹. Quelques mois plus tard, après avoir consacré une série d'articles à ceux-ci, publiés dans le magazine New Masses, elle

1. Littéralement, le « bassin de poussière » ; ce nom fut donné à une série de tempêtes de poussière qui frappa l'Oklahoma, le Kansas, le Colorado, le Nouveau-Mexique et le Texas, causée par la sécheresse et l'excès de labourage en zone aride tout au long des années 1930.

s'engagea comme volontaire auprès de Collins. Pendant les huit mois de son séjour dans le camp de Kern, elle aida de toutes les manières imaginables les personnes déplacées et passa beaucoup de temps à les interviewer. Elle rassembla ainsi dans ses notes de terrain les témoignages de plusieurs centaines d'entre eux. Ce document précieux, qui lui fut évidemment utile pour la rédaction de son roman, joua aussi un rôle déterminant dans la naissance des Raisins de la colère.

John Steinbeck caressait depuis longtemps le projet d'écrire un grand livre sur ce sujet. Ses deux premières tentatives – The Oklahoman et The Lettuceberg Affair – ayant échoué, il retourna voir Tom Collins, qui lui avait permis de rencontrer des réfugiés du Dust Bowl dans le cadre de reportages effectués avec la photographe Dorothea Lange. La série d'articles avait paru entre le 5 et le 12 octobre 1936 sous le titre Les Bohémiens des vendanges² dans le San Francisco News.

Le 5 mai 1938, Collins organisa un déjeuner entre les deux écrivains, et Sanora Babb accepta de remettre au grand romancier une copie de ses notes de terrain (sur la demande du responsable du camp fédéral). Comme on peut le constater à la lecture du journal³ que tint Steinbeck pendant l'écriture de son chef-d'œuvre, il se mit au travail à la fin du mois de mai de cette année-là et estima en avoir terminé le 26 octobre.

2. Traduction de Jean-François Chaix, Mille et une Nuits, 2000.

3. *Jours de travail, les journaux des Raisins de la colère*, traduction de Pierre Guglielmina, Seghers, 2019.

De son côté, Sanora Babb manquait de temps et de tranquillité pour achever son livre, tant sa mission auprès des réfugiés l'accaparait. Elle fit cependant parvenir ses premiers chapitres à Bennett Cerf, le directeur de Random House, la prestigieuse maison d'édition new-yorkaise, lequel lui versa une avance et l'encouragea à venir achever son roman à New York. Ce qu'elle fit. En juillet 1939, elle lui envoya le manuscrit intégral et, dans une lettre datée du 27, l'éditeur l'informa que le premier rapport de lecture était très élogieux. Une semaine plus tard, il la reçut néanmoins dans son bureau pour lui apprendre une triste nouvelle : le contrat était annulé en raison du succès phénoménal des Raisins de la colère – deux cent mille exemplaires vendus en juin 1939, soit moins de deux mois après sa sortie en librairie – et de la trop grande proximité thématique des deux romans. Cerf proposa un dédommagement à la jeune femme. Il lui offrit aussi de publier son prochain roman. Mais elle ne voulut rien entendre et essaya vainement de placer Eux dont les noms sont inconnus chez d'autres éditeurs en vue. Il lui fut systématiquement répondu que son texte, malgré ses évidentes qualités, serait condamné à un échec commercial.

Consternée, Sanora Babb rangea son œuvre maudite dans un tiroir et finit par se persuader qu'il en était mieux ainsi. De longues années passèrent. Alors que Sanora Babb venait d'avoir 92 ans, son agente Joanne Dearcopp et un enseignant-chercheur et critique littéraire, Douglas C. Wixson, parvinrent à la décider de relire et corriger Eux dont les noms sont inconnus. En 2002, la maison d'édition University of Oklahoma Press releva le défi de « réveiller

la belle endormie ». Le livre parut le 10 mai 2004. Alors âgée de 97 ans, très diminuée, son auteure n'en accueillit pas moins la nouvelle avec un sourire radieux. Une grande injustice venait d'être réparée.

Jamais John Steinbeck ne mentionna le nom de Sanora Babb quand il lui arriva d'évoquer la genèse des Raisins de la colère. S'il loua l'aide précieuse de Tom Collins, il passa entièrement sous silence le rôle des notes de terrain remises par la jeune femme avec qui il avait partagé un repas en mai 1938. Sans doute la considéra-t-il comme une simple subordonnée de son ami, auquel il attribua tout le mérite de l'opération. Il faut admettre que l'écrivain ne brillait pas toujours par ses bonnes manières. Ne lui avait-on pas reproché d'avoir emprunté des idées à Beth Ingalls pour Les Pâturages du ciel⁴ et à Edith Wagner pour How Edith McGillicuddy Met R. L. Stevenson⁵ ? Et ne s'était-il pas lui-même décrit comme une « pie sans vergogne » ?

En tout état de cause, comment ne pas s'interroger sur les similitudes entre les descriptions d'enfant mort-né dans les deux romans, pour ne citer que cet exemple ? Par ailleurs, les notes de Sanora Babb, archivées au Ransom Center de l'université du Texas, semblent avoir directement inspiré les chapitres deux, trois et quatre des Raisins de la colère, si l'on en croit Michael J. Meyer, l'un des meilleurs spécialistes de l'œuvre de Steinbeck.

4. Recueil de nouvelles traduit par Louis Guilloux et édité par Gallimard en 1932.

5. Inédit en français, littéralement « Comment Edith McGillicuddy rencontra R. L. Stevenson », 1943.

Pour conclure, peut-être faut-il aussi souligner ce qui différencie en profondeur Eux dont les noms sont inconnus des Raisins de la colère : contrairement à Steinbeck, Sanora Babb s'attarde longuement sur la vie des fermiers en Oklahoma et sur ce qui les amène à quitter leurs terres. Elle ne réduit pas non plus les réfugiés à la catégorie socio-ethnique des Blancs pauvres : elle évoque par exemple les Noirs, les Mexicains, les Japonais, les Philippins, qui furent nombreux à être pris dans le tourbillon migratoire de l'époque. Enfin et surtout, elle prête une attention toute particulière aux femmes, à celles qui travaillaient aux champs comme à celles qui, trop affaiblies par l'âge, la maladie, la faim ou la grossesse, étaient contraintes de rester dans les camps.

Certes, Sanora Babb se laissa abuser par les fausses promesses du communisme, mais elle eut la sagesse et la lucidité de ne jamais brader sa liberté d'action et de création. Ses engagements furent toujours intrinsèquement liés à ce qu'elle savait de l'oppression subie par les minorités ethniques et les travailleurs les plus précaires. Toute sa vie, elle se rangea du côté des victimes du capitalisme prédateur, du racisme institutionnel et du sexisme inhérent aux sociétés patriarcales. Elle osa protester en des temps où ces combats n'attiraient pas les foules. Et sans doute est-ce parce qu'elle paya chèrement de sa personne et donna le meilleur des exemples par son courage et son indépendance que son roman perdu a fini par trouver le chemin des lecteurs.

THIERRY BEAUCHAMP

















CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Couverture: Dorothea Lange, *Trois familles parentes fuyant la sécheresse en Oklahoma, Nouveau-Mexique, 1937.*

p. 14: D. L. Kernodle, *Tempête de poussière, Baca County, Colorado, 1936.*

p. 15: Arthur Rothstein, *Cimarron County, Oklahoma, 1936.*

p. 16: Dorothea Lange, *Enfant de métayer texan portant de l'eau, 1937.*

p. 17: Arthur Rothstein, *La poussière est insupportable pour ce fils de fermier dans le comté de Cimarron, Oklahoma, 1936.*

p. 18: Dorothea Lange, *Enfants migrants de l'Oklahoma sur une route de Californie, 1937.*

p. 19: Dorothea Lange, *Réfugiés des inondations au Texas, 1937.*

p. 20: Dorothea Lange, *Campement louant des emplacements de tentes aux ouvriers migrants travaillant dans les vergers d'agrumes, comté de Tulare, Californie, 1938.*

p. 21: Dorothea Lange, *Tandis que les mères s'affairent dans les champs, les tout-petits des familles de migrants sont accueillis à l'école maternelle du camp de Kern, en Californie, sous la supervision d'enseignantes formées, 1936.*

Copyright pour toutes les photos: © Farm Security Administration, Office of War Information Photograph Collection (Library of Congress).

EUX DONT LES NOMS
SONT INCONNUS

NOTE DE L'AUTEUR

Le titre de ce livre⁶ est emprunté à un avis d'expulsion : À l'attention de Monsieur X et Madame X, dont les vrais noms sont inconnus. Nous sommes dans les années 1930, au moment de la Grande Dépression et du désastre du Dust Bowl⁷. Quelques années auparavant, le gouvernement avait ouvert les pâturages arides couverts d'herbe à bison à l'exploitation agricole. On pouvait obtenir cent soixante hectares en s'installant là, en y bâtissant sa maison et en y cultivant la terre. Ce fut une erreur de labourer ces plaines où il pleuvait peu et où le vent soufflait sans cesse. Et la conséquence de l'erreur fut la poussière, qui couvrit champs et constructions, tua hommes et bêtes, et chassa les fermiers après avoir causé leur ruine.

6. *Whose Names are Unknown* en anglais, ce qui signifie littéralement « Dont les noms sont inconnus ».

7. Cf. note 1, p. 9.



LA QUEUE-DE-POÊLE⁸ DE L'OKLAHOMA

8. L'Oklahoma Panhandle, dont la forme allongée rappelle celle d'une queue de poêle, désigne l'extrémité occidentale de l'État.



UN

LE VIEIL HOMME AVAIT OBTENU une récolte correcte de sorgho à balais cet été-là et le prix de la tonne avait été meilleur que d'habitude, mais une fois que les dettes de l'année eurent été réglées et qu'il eut mis de côté un peu d'argent pour commander par correspondance les provisions de l'hiver, il ne resta plus rien.

Ainsi vivaient, d'année en année, les cultivateurs des terres arides. Ils gagnaient juste assez pour se nourrir et s'habiller, et encore, en quantité insuffisante. Il fallait payer des graines de qualité pour la saison suivante, et s'acquitter des taxes. L'ogre des impôts réclamait tout au long de l'année et la récolte ne rapportait généralement pas assez pour le rassasier.

Milt Dunne voulait changer de cultures, mais son père, le vieil homme, freinait des quatre fers. Il était plus prudent de se contenter de peu. Milt avait grandi au pays du maïs et travaillé dans diverses fermes avant d'apprendre le métier de boulanger. Il s'était alors mis à rêver du pays du blé, plus loin à l'ouest, et quelques années plus tard, il alla rouler sa bosse dans ces contrées. L'exploitation familiale se situait à leur limite occidentale, où beaucoup d'agriculteurs locaux essayaient de cultiver du blé. Brownell en semait depuis des lustres. Dans cette région sèche, on obtenait

en moyenne, pour n'importe quelle culture, deux moissons tous les quatre ou cinq ans. Le reste du temps, on ne récoltait rien, ou à peine de quoi survivre en se serrant la ceinture.

Une gelée précoce puis une bonne chute de neige décidèrent Milt à tenter de faire pousser du blé d'hiver. S'ils semaient au début de l'automne, ils auraient une moisson à surveiller et un pré bien vert pour leur vache et leurs chevaux.

Le père finit par céder. La vie ne pouvait pas être plus dure et l'argent plus rare. Ce serait une manière de résister un peu mieux aux gros fermiers qui avaient les moyens d'irriguer leur luzerne et tiraient des profits de leurs élevages de porcs. Non pas qu'il tînt particulièrement à leur résister, mais les riches étaient sans pitié pour les pauvres : quand ceux-ci n'arrivaient pas à payer leurs impôts, ils leur achetaient leurs terres puis les leur louaient. Brennermann, dont l'exploitation se trouvait juste au nord de celle du vieil homme, possédait des milliers d'hectares qu'il avait pris aux premiers colons. Il avait aussi de l'influence à la Flatlands Bank, auprès de laquelle s'étaient endettés les fermiers.

Lorsque le vieux Dunne avait déposé sa demande pour une moitié de « parcelle cultivable », il s'avéra qu'on lui avait accordé un bout de plaine herbeuse au cœur de milliers d'hectares de pâturages. Il l'avait défriché et ensemencé en sillons, mais le maigre bétail errant détruisait ses clôtures et dévorait ses récoltes. En hiver, quand les bovins se déplaçaient avec les tempêtes, il leur arrivait de forcer le passage et de chercher à se protéger du vent près de son abri à demi enterré et de la grange. Puis, à mesure

que de nouveaux colons s'établissaient dans la prairie et que les cultures s'y multipliaient, une loi sur les clôtures avait été votée, obligeant les propriétaires de bétail à garder leurs troupeaux sur leurs propres terres. Cela avait déclenché un grand mouvement de grogne parmi eux. Beaucoup refusèrent longtemps de clôturer et dans les plaines peu peuplées personne ne faisait appliquer la loi favorisant les fermiers.

Le vieil homme se souvenait distinctement de sa première année, lorsqu'il avait planté du sorgho et avait fabriqué deux solides balais avec du fil de fer, l'un pour son abri en terre et l'autre pour nettoyer la cour nue devant sa porte. Et voilà qu'il s'apprêtait à prendre le risque de semer du blé d'hiver parce que son fils Milt disait que cela pouvait rapporter.

Avec l'argent mis de côté pour les vêtements d'hiver, Milt et trois autres fermiers, Hull, Gaylord et Starwood se rendirent à Riding pour y acheter des semences. La femme de Milt, Julia, écrivit à une cousine de Virginie afin de lui demander si elle avait de vieux habits dont elle pourrait se passer pendant la saison froide. Peu après, la cousine envoya une caisse qui provoqua beaucoup d'excitation le jour de sa livraison. Elle contenait un manteau rouge qui pourrait être ajusté pour Lonnie, la fille cadette de Milt, une paire de chaussons en cuir avec des pompons ressemblant à des boules de pissenlits (raffinement dont personne n'avait jamais profité), une vieille robe de soirée ornée de perles que l'on pourrait peut-être vendre à l'une des filles Brennermann, des sous-vêtements usés et une paire de longs

gants en dentelle de soie. À part le manteau rouge, tout semblait très étrange dans la petite cabane sombre. Milt enfila les gants fragiles, les déchirant au passage avec ses mains crevassées, et il les portait encore quand Julia apporta le souper.

– Regarde, dit-il, c’est le genre de choses que ta famille te donne. (Il étala ses mains sur ses genoux qui saillaient sous la toile de sa salopette.) Ça vaut pas un clou.

– Mais le manteau est pour moi ! s’exclama Lonnie. Je le mettrai pour aller en ville. (Elle passa ses mains d’une façon possessive sur la laine douce et brillante.) J’espère que la petite fille est pas morte, ajouta-t-elle sobrement.

Lonnie avait cinq ans, des cheveux blancs et soyeux, et un air renfermé, presque maussade, silencieux et distant. Elle ne semblait se soucier que de Milt.

– Et qu’est-ce qui te tente là-dedans, Myra ? demanda Milt à sa fille aînée.

Myra avait sept ans, la peau mate et une abondante tignasse brune et bouclée. Sauvage, amicale, elle prenait facilement la mouche. Elle avait parfois des réactions brutales – comme son père.

– Je veux la caisse, pour ma poule.

– Quelle poule ?

– Vieille Cocotte. Je l’ai apprivoisée. Elle me laisse la caresser quand elle est sur son nid. Lonnie a apprivoisé Colombe.

– Laissez les poules tranquilles quand elles sont sur leur nid. Sinon elles iront se cacher pour pondre.

– Pas elle. Elle me parle et je lui donne à boire dans une cuillère.

– Bon, ben d'accord.

Milt se mit en garde, les poings serrés dans ses gants en dentelle et donna une tape légère sur le côté de la tête de son père. Celui-ci se leva et rendit le coup à son fils, et les deux hommes se mirent à boxer tout autour de la pièce, renversant au passage la chaise et les cartons, et faisant trembler le petit fourneau plein de braises. Les fillettes se juchèrent sur le bord du lit pour les regarder. Lonnie était pour Milt et Myra pour son grand-père.

– On va se faire un tas de pognon l'été prochain, Papa, dit Milt lorsqu'ils s'arrêtèrent.

Il ôta les gants et les jeta sur la robe ornée de perles. Le vieil homme reprenait son souffle.

– Qui ne tente rien n'a rien, répliqua celui-ci d'un ton résigné. Au fond de lui, il était content.

– Tu pourras bientôt préparer un repas digne de ce nom sur ce fourneau de pacotille, Julia!

Milt s'étendit sur le grand lit et posa ses pieds sur la barre tout au bout.

– Si on fait une belle récolte, je sèmerai du blé sur ma terre.

– Cette terre, c'est de l'or en barre! s'exclama gaiement le vieux. Rien que du haut de gamme.

– On verra, dit Milt en imaginant son blé onduler sur le haut plateau qui lui appartenait.